Sujet du 10 avril 2025

**S’éprouver**

**Rappels**

**— La préparation doit être manuscrite (ni ordinateur ni téléphone).**

**— On attend une dissertation de « culture générale », dont la forme soit strictement philosophique (analyse des termes, construction et justification d’un problème, progression dialectique entre les parties et enchaînement logique des sous-parties), et dont les exemples soient empruntés au champ littéraire (en priorité), artistique ou historique.**

**— L’usage de Chatgpt est interdit.**

**Deux références obligatoires parmi celles-ci :**

Texte 1

On évoque souvent le nouveau sujet qui surgit d’une rupture existentielle comme un diable hors de sa boîte. On parle de « renaissance », de « nouveau départ ». Les expressions ne manquent pas pour exalter cette seconde chance donnée au sujet d’être plus intensément ou plus authentiquement lui-même. Comme si la rupture permettait de s’approcher de soi, d’un soi véritable dont la société, la famille, le monde nous avait éloignés. Dans cette dynamique où la rupture nous révèle à nous-même, il y a peut-être une illusion fondamentale. On suppose en effet qu’il existe quelque chose comme un « soi », une identité vraie, celle de l’accomplissement, celle dans laquelle le sujet se réalise dans sa singularité, exprime son individualité, la déploie. Mais cette « nouvelle vie », cette métamorphose du sujet est-elle autre chose qu’une consolation, une reconstruction a posteriori nécessaire pour supporter le drame, pour donner un sens à l’absurdité de la mort, de la maladie, de l’accident ? L’idée de la rupture révélatrice présuppose l’existence d’une esquisse d’être, d’une essence à actualiser, d’une vocation, d’une destinée. La rupture me permettrait d’atteindre le cœur de mon identité, dans la mise à l’épreuve. La douleur aurait un sens et chacun d’entre nous une identité propre. Mais suis-je autre chose que ces ruptures elles-mêmes ? Ne suis-je pas seulement l’effet d’accidents, de hasards, modelé par le monde extérieur ? N’est-ce pas la somme de ces petites ruptures incessantes et inaperçues qui me font devenir tel que je suis ? Nous serions alors plus « rompus » que « rompant », passifs et subissant les fractures de nos existences qui redessinent nos vies. Mais qu’est-ce qu’être « rompu » ? Suis-je seulement passif quand je subis ce coup, quand je supporte cette déchirure ? Suis-je faible quand je l’endure ? Le dictionnaire est ici plus précieux que les ouvrages de développement personnel. Il nous rappelle que l’on est aussi « rompu à ». Quelque chose en nous résiste à l’anéantissement dans l’épreuve de la rupture. L’être « rompu à » découvre sa puissance de résistance. Ce que je supporte dit quelque chose de ma force.

**Claire Marin**, *Rupture(s)*

Texte 2

« C’est vers treize ans que les garçons font un véritable apprentissage de la violence, que se développe leur agressivité, leur volonté de puissance, leur goût du défi, c’est justement à ce moment que la fillette renonce aux jeux brutaux. Des sports lui restent accessibles, mais le sport qui est spécialisation, soumission à des règles artificielles n’offre pas l’équivalent d’un recours spontané et habituel à la force ; il se situe en marge de la vie ; il ne renseigne pas sur le monde et sur soi-même aussi intimement qu’un combat désordonné, une escalade imprévue. La sportive n’éprouve jamais l’orgueil conquérant d’un garçon qui a fait toucher les épaules à un camarde. D’ailleurs, en beaucoup de pays, la plupart des jeunes filles n’ont aucun entraînement sportif ; comme les bagarres, les escalades leur sont défendues, elles ne font que subir leur corps passivement ; bien plus nettement que dans le premier âge, il leur faut renoncer à *émerger* par-delà le monde donné, à s’affirmer *au-dessus* du reste de l’humanité : il leur est interdit d’explorer, d’oser, de reculer les limites du possible. En particulier l’attitude de défi si importante chez les jeunes gensˡ leur est à peu près inconnue ; certes, les femmes se comparent, mais le défi est autre chose que ces confrontations passives ; deux libertés s’affrontent en tant qu’ayant sur le monde une emprise dont elles prétendent repousser les bornes ; grimper plus haut qu’un camarade, faire plier un bras, c’est affirmer sa souveraineté sur toute la terre. Ces conduites conquérantes ne sont pas permises à la jeune fille, en particulier la violence ne lui est pas permise. Sans doute, dans l’univers des adultes la force brutale ne joue pas, en périodes normales, un grand rôle ; mais, cependant, elle le hante ; nombreuses sont les conduites masculines qui s’enlèvent sur un fond de violence possible : à chaque coin de rue, des querelles s’ébauchent ; la plupart du temps elles avortent ; mais il suffit à l’homme d’éprouver dans ses poings sa volonté d’affirmation de soi pour qu’il se sente confirmé dans sa souveraineté. Contre tout affront, toute tentative pour le réduire en objet, le mâle a le recours de frapper, de s’exposer aux coups : il ne se laisse pas transcender² par autrui, il se retrouve au cœur de sa subjectivité. »

**Simone de Beauvoir**, *Le deuxième Sexe* (1949), tome II, Première Partie « Formation », chapitre 2 « La jeune fille »

Jeunes gensˡ = garçons

transcender² = dépasser

Texte 3

« Pour Törless, tout ne fut plus qu’ennui et vide. Il avait grandi cependant, et bientôt les premiers mouvements de l’adolescence l’agitèrent obscurément. A ce stade de son développement, il noua quelques amitiés nouvelles qui correspondaient aux besoins de son âge et qui devaient être pour lui, plus tard, de première importance. Ce furent, entre autres, Beineberg et Reiting, Moté et Hofmeier, les jeunes gens mêmes avec qui, maintenant, il accompagnait ses parents à la gare.

Chose singulière, il s’agissait justement des pires éléments de sa volée, garçons certes doués et, bien entendu, d’excellentes familles, mais, certains jours, turbulents et indociles jusqu’à la brutalité. Que Törless fût attiré précisément par leur compagnie tenait sans doute à son incertitude intérieure, qui (…) n’avait fait que s’aggraver. […] Törless s’abandonna entièrement à leur influence.

Mais, pour l’expliquer, il faut dire un mot de son développement intellectuel. A son âge, l’enfant qui fréquente le lycée a lu Goethe, Schiller, Shakespeare, peut-être même déjà quelques modernes. Ces lectures, à peine digérées, ressortent automatiquement par le bout de la plume. (…) Ces « associations importées, ces sentiments empruntés aident les jeunes gens à franchir le terrain psychique si dangereusement mouvant de ces années où l’on voudrait tant être quelqu’un alors qu’on n’en a pas encore les moyens. (…)

Or cette illusion, ce subterfuge si propice au développement de l’adolescent, manquait à l’école de W. S’il y avait des classiques dans la bibliothèque, ils étaient rangés dans le genre « assommant » (…).

Sans doute le petit Törless, dans sa frénésie de lecture les avait-il tous dévorés, sans doute quelques images banalement tendre de l’un ou l’autre s’étaient-elles attardées dans son esprit, mais on ne pouvait parler d’une influence réelle sur son caractère.

D’ailleurs, il semblait qu’il n’eût pas de caractère du tout. »

*Les désarrois de l’élève Törless,* Musil, point seuil p. 17-18

Texte 4

« Le Jeudi 24 Octobre 1776 je suivis après dîner les boulevards jusqu’à la rue du Chemin-Vert par laquelle je gagnai les hauteurs de Ménilmontant, et de là prenant les sentiers à travers les vignes et les prairies, je traversai jusqu’à Charonne le riant paysage qui sépare ces deux villages, puis je fis un détour pour revenir par les mêmes prairies en prenant un autre chemin. […] Depuis quelques jours on avait achevé la vendange ; les promeneurs de la ville s’étaient déjà retirés ; les paysans aussi quittaient les champs jusqu’aux travaux d’hiver. La campagne encore verte et riante, mais défeuillée en partie et déjà presque déserte, offrait partout l’image de la solitude et des approches de l’hiver. Il résultait de son aspect un mélange d’impression douce et triste trop analogue à mon âge et à mon sort pour que je ne m’en fisse pas l’application. Je me voyais au déclin d’une vie innocente et infortunée, l’âme encore pleine de sentiments vivaces et l’esprit encore orné de quelques fleurs, mais déjà flétries par la tristesse et desséchées par les ennuis. Seul et délaissé, je sentais venir le froid des premières glaces, et mon imagination tarissante ne peuplait plus ma solitude d’êtres formés selon mon cœur. Je me disais en soupirant : qu’ai-je fait ici-bas ? (…) Je m’attendrissais sur ces réflexions, je récapitulais les mouvements de mon âme dès ma jeunesse, et pendant mon âge mûr, et depuis qu’on m’a séquestré de la société des hommes, et durant la longue retraite dans laquelle je dois achever mes jours. Je revenais avec complaisance sur toutes les affections de mon cœur, sur ses attachements si tendres mais si aveugles, sur les idées moins tristes que consolantes dont mon esprit s’était nourri depuis quelques années, et je me préparais à les rappeler assez pour les décrire avec un plaisir presque égal à celui que j’avais à m’y livrer. »

**Jean-Jacques Rousseau**, *Rêveries du promeneur solitaire*, Seconde Promenade